

20241009 Libération

https://www.liberation.fr/societe/immigration/regularisations-en-france-les-histoires-que-racontent-les-immigres-ne-sortent-pas-de-leur-imagination-20241009_5H6CFLTIOJGOPBHAMXADR4UJXI/

Reportage

Régularisations en France : «Les histoires que racontent les immigrés ne sortent pas de leur imagination»

Au cœur du film «l'Histoire de Souleymane», sorti au cinéma mercredi, la question de la vérité dans les récits des personnes souhaitant obtenir des papiers est omniprésente, flirtant sur une ligne de crête intime. D'Oran à Paris, témoignages.



Le comédien d'origine guinéenne Abou Sangare, dans le film «l'histoire de Souleymane», attend sa régularisation après trois refus. (Pyramide)

par [Rachid Laïreche](#)

Hafid habite tout en haut de la ville. En voiture, il faut grimper une longue côte en forme de vis pour accéder aux Planteurs, un quartier populaire de la plus grande ville de l'Ouest algérien, Oran. Les anciens du coin racontent une histoire : à l'époque de la colonisation, les Français organisaient des courses automobiles tous les samedis. Ils grimpaient la côte à fond la caisse. Hafid, 19 ans, regarde ailleurs. Il préfère le futur au passé. Au cœur du mois d'août, dans une petite maison – «où il fait trop chaud les étés et trop froid les hivers» – le longiligne emprunte un escalier. Il ouvre une porte en ferraille qui donne accès au toit de la maison. Le paysage est dément. Oran en grand. Le port, le front de mer, le centre-ville et le reste. Hafid passe de nombreuses nuits sur le toit. «Je monte avec mes cigarettes, un peu de café, quand tout le monde dort à la maison, et je regarde, dit-il debout face à la mer, en mâchouillant un bouchon de stylo en plastique. En regardant les lumières sur les bateaux qui entrent ou qui stationnent avant de rentrer au port, je pense à mon départ. [Je dois partir](#). Je n'ai aucun avenir ici, sans travail et sans argent.»

Un peu plus tard dans la journée. Hafid mâchouille toujours son capuchon, mais le paysage est moins beau. Dos contre le mur et pieds dans les tongs, il montre du bout du doigt les fissures sur les murs et les trottoirs défoncés. Il passe des heures sous ce porche. Un lieu où se croisent tous les jeunes des Planteurs. Ici, les rumeurs se propagent, les légendes se transmettent. Hafid, le dernier des siens, ne veut pas emprunter le même chemin que ses deux grands frères et sa sœur, qui n'ont jamais été attirés par l'exil. «Est-ce qu'ils sont vraiment heureux depuis leur mariage alors qu'ils ont du mal à nourrir leur famille ?» En attendant le grand voyage, il raconte celui des autres, ses potes du quartier qui ont traversé la Méditerranée

sur une barque. Les morts en mer sont nombreux. Les échecs aussi. La vie en Europe est souvent rude.

Hafid, lui, préfère se concentrer sur les belles histoires qui se racontent sous le porche. Une attitude qui fait grincer les anciens immigrés rentrés au pays après avoir charbonné en France durant des années. Ils tentent de raconter leurs histoires à la jeunesse qui rêve de partir loin. Ils emploient des mots comme «*souffrance*», «*solitude*», «*manque de respect*» ou «*vie dure*» pour décrire la vie des immigrés sans-papiers de l'autre côté de la Méditerranée. Une manière de les mettre en garde. Mais les candidats au départ préfèrent brandir les récits de réussite.

Tout paraît possible de loin

Un autre gars arrive. Il traîne des pieds. Ses yeux sont gonflés. Réda se réveille-t-il de la sieste ou de la nuit ? Qu'importe. Une clope. Un café dans une petite tasse en verre. Hafid crache son capuchon en plastique. Il tire une Marlboro à Réda. La discussion se concentre comme souvent sur l'autre côté de la Méditerranée. Les deux hommes connaissent par cœur les différentes embûches pour les sans-papiers en Europe. «*En Espagne, c'est bien. Ils prennent soin de toi. En Italie, c'est dur dans le camp [de rétention], mais tu es tranquille quand tu sors parce qu'ils veulent que tu quittes le pays, explique Réda. Et en France, tu tombes toujours sur quelqu'un que tu connais.*» Hafid a déjà son histoire en tête. Une traversée sans passeport dans une barque et une nouvelle vie.

«Je ne prends pas de papiers avec moi, rien, et une fois en Espagne, je donne un faux nom et je dis que j'ai fui mon pays parce que je suis menacé.»

– *Et après ?*

– *Je vais en France, à Marseille ou à Toulouse pour dormir chez des amis. Je connais du monde là-bas. Je trouve un petit boulot, une chérie et je me marie. C'est comme ça qu'il a fait, mon pote Nasser qui a grandi ici. Il est revenu en vacances cet été avec sa femme et son bébé. Il a pris le gros ferry des vacanciers, normal. J'aimerais revenir avec ma famille comme lui pour les vacances.»*

Analyse

[Immigration : la lente dérive de l'Europe forteresse](#)
[Europe](#)

15 sept. 2024abonnés

Les histoires sont belles et simples sous le porche. Tout paraît possible de loin. Elles se compliquent presque toujours après la traversée des déserts et des mers, [comme dans le film l'Histoire de Souleymane](#), en salle mercredi. Un livreur à vélo se débat pour survivre et obtenir le droit d'asile en France. [Souleymane est un exilé démuné comme des milliers](#). De ceux qui cherchent la faille, une issue de secours, quitte à assombrir les pages de leur parcours de vie. Au-delà de ceux qui demandent l'asile, il y a aussi les travailleurs sans-papiers, qui turbinent depuis des années – cotisent et payent des impôts –, mais ne parviennent pas à se faire régulariser. En décembre 2023, le ministre de l'Intérieur de l'époque, Gérald Darmanin, avait promis, [lors des débats sur la loi immigration](#), de faciliter la régularisation des travailleurs clandestins dans les métiers en tension. En vain.

«Ils racontent le pire de leur vie»

Derrière son bureau, une assistante sociale à Paris, qui aide de nombreux sans-papiers à bénéficier de l'Aide médicale d'Etat, voit son job comme des *«petites fenêtres sur le monde»*. *«On tente de repérer les difficultés afin de tisser un lien avec ce que les personnes nous donnent, explique-t-elle. Certaines ne disent pas tout de suite la vérité, elles racontent parfois des histoires fausses parce qu'elles ont peur. Se disent que le moindre mot de trop peut les renvoyer au pays... Ça peut mettre un peu de temps pour gagner la confiance.»*

Dans un café à Paris, proche de la Bastille, deux Afghans commandent des boissons chaudes. Ils sont accompagnés par un traducteur bénévole qui les aide dans leurs démarches, notamment leur demande d'asile. Tous les deux, trentenaires, se racontaient une tonne de contes sur le chemin pour venir en France. Une grande vie et des étoiles dans le ciel du pays de la liberté. *«On pensait qu'on allait être en paix.»* Omar et Khalid galèrent à Paris. Des nuits dehors. Ils enchaînent les petits boulots pénibles et non déclarés. Ils préparent leur récit en attendant leur rendez-vous, face à un agent de l'Office français de protection des réfugiés et apatrides (Ofpra). [La situation en Afghanistan est flippante](#) depuis que les talibans ont repris le pouvoir. Omar et Khalid ne disent plus rien. Ils font mine de ne pas comprendre. La peur de trop parler à un journaliste, sans doute. Le traducteur répond à leur place : *«Ils risquent la mort en Afghanistan, ils sont recherchés par les talibans.»*

Sur le trottoir, après le départ des Afghans, le traducteur poursuit la discussion. *«On ne peut pas dire qu'ils mentent, ils viennent vraiment d'un pays où ils sont en danger, explique-t-il sous la pluie. Et lorsque vous faites une demande d'asile, il faut mettre toutes les chances de votre côté. C'est comme lorsque vous préparez un entretien d'embauche, vous mettez en avant vos qualités, non ? C'est ce qu'ils font en racontant le pire de leur vie. Certains leur reprochent d'exagérer mais ils ne sont pas à leur place.»* Les agents de protection de l'Ofpra écoutent des histoires par dizaines. *«Ce qu'on recherche principalement dans les récits, c'est de la cohérence, qu'on intègre dans le contexte général du pays ou de la région, explique Sébastien (1), un agent. Et en parallèle, on recherche de la personnalisation dans la façon de raconter les événements.»*

«Est-ce que papa va rentrer ?»

Le salarié de l'Ofpra se souvient, par exemple, d'une audition avec un demandeur d'asile en provenance de Haïti qui *«répondait»* aux critères pour obtenir la protection de la France. Dans son récit, le trentenaire a également mis en avant sa prétendue homosexualité. *«Je voyais bien que ce n'était pas vrai dans sa manière de le dire, il regardait en l'air quand il évoquait son homosexualité, il y avait une gêne. Je ne sais pas, ça se sentait qu'il le disait pour appuyer son dossier.»* A la fin de l'audition, Sébastien a questionné l'Haïtien, qui lui a indiqué avoir menti. *«Il avait tellement peur que son dossier soit rejeté qu'il voulait mettre toutes les chances de son côté. Mais parfois, même souvent, ça peut être contre-productif.»*

«J'ai demandé à UGC d'imprimer un relevé de tous les films qu'ils ont vu depuis trois ans. Leurs centaines de séances à deux au cinéma racontaient toute leur histoire mieux que personne.»

— Stéphane Maugendre, avocat spécialisé dans le droit des étrangers

Stéphane Maugendre, avocat spécialisé dans le droit des étrangers, reçoit de nombreuses personnes sans-papiers qui cherchent une issue pour se faire régulariser. *«Comme un psychologue, je n'interviens pas trop dans un premier temps, dit-il. J'écoute. Je m'imprègne*

de leur histoire. A force de se raconter, on ressent leur sincérité. Je leur dis souvent que j'ai besoin de connaître toute la vérité et les détails, pour défendre au mieux leur dossier.»

Contrairement à une demande d'asile, où les demandeurs défendent leur cause à l'oral après avoir complété un dossier, Stéphane Maugendre retranscrit toutes les histoires à l'écrit afin de les transmettre au tribunal pour les demandes de régularisation. Il tente à chaque fois de rendre les *«récits vivants»* pour faire pencher la balance.

Au téléphone, il enchaîne les anecdotes. Un de ses clients a raconté sa vie à une journaliste. Les journées épuisantes au turbin, la crainte de se faire contrôler par la police dans les transports et l'attente de ses enfants, tous les soirs derrière la porte, qui se posent cette fichue question : *«Est-ce que Papa va rentrer ?»* Il a tout raconté jusqu'au bruit de serrure libérateur et le sourire de ses marmots. L'avocat a imprimé l'article pour le mettre dans le dossier. Une pièce centrale. C'est passé. Il a été régularisé.

«Convaincre ceux qui ont le pouvoir»

Les histoires se racontent différemment. Comment prouver à la justice que cette femme, originaire d'Europe de l'Est et sans papiers, est réellement amoureuse de son mari ? Le couple est en rupture avec les familles respectives, les amis rares. Un dossier fragile à la barre. Stéphane Maugendre a posé une simple interrogation : *«Que faites-vous de vos soirées ?»* Le couple aime le cinéma. Deux à trois films par semaine depuis trois ans grâce à leur abonnement illimité. *«J'ai demandé à UGC d'imprimer un relevé de tous les films qu'ils ont vu depuis trois ans, se souvient Maugendre. Leurs centaines de séances à deux au cinéma racontaient toute leur histoire mieux que personne.»* C'est passé. Elle a été régularisée.

Dans un foyer de travailleurs immigrés de Montreuil (Seine-Saint-Denis), Samassa cause de la pluie et du beau temps, de la vie des Africains loin de leur patelin. Il se tend brusquement. *«Est-ce que vous êtes dans la tête de celui qui ment un peu sur sa vie pour rester en France ? C'est quelque chose de compliqué pour tous les êtres humains.»* Samassa, 61 ans, habite au foyer depuis le siècle passé. Proche de la retraite, en situation régulière, il espère rejoindre sa femme et ses enfants au pays dans les prochains mois. Le Malien donne souvent des conseils à ceux qui débarquent en France. Et à ceux qui galèrent depuis *«presque»* toujours pour se faire régulariser. *«Les gens ne mentent pas pour le plaisir, dit-il en souriant. Ils tentent seulement de convaincre ceux qui ont le pouvoir que leur place est en France.»*

Un café. Puis deux. Samassa revient sur son raidissement soudain. Il évoque les ouvriers sans-papiers qui turbinent en empruntant une autre identité. *«Ce n'est pas facile de cacher son nom et celui de sa famille pour en mettre un autre. C'est honteux pour certains.»* La violence de l'effacement de soi. Il s'attarde aussi sur ceux qui gonflent leur histoire pour obtenir une carte de résident ou le droit d'asile. *«Il y a toujours une part de vérité dans la souffrance, confie-t-il. Des immigrés vivent des choses inimaginables. Les histoires qu'ils racontent ne sortent pas de leur imagination. Ils ont vécu des traumatismes. Et les détails qu'ils ajoutent à leur récit sont des choses réelles qui ont été vécues par d'autres. Les gens n'inventent rien.»*

Comprendre : toutes les histoires se transmettent, les belles comme les pires, et chacun se débrouille comme il peut pour la tirer à son avantage.

(1) Le prénom a été changé.